29e régiment d'infanterie de ligne 1861 - 1871 - Extrait du 29e régiment d'infanterie (1667-1895) - Auteur : Yvert, Louis. - Imp. : Autun Dejussieu père et fils - 1895. - Sources -
Droits : Domaine public, numérisé par Google

29e REGIMENT D'INFANTERIE

DEUXIÈME PARTIE (suite)

1861 - 1871

Etats Romains, 1861-1866. — Intérieur, 1866-1867. — Mentana, 1867. — Intérieur, 1867-1870.

Occupation des États Romains (Octobre 1861 à décembre 1866).

L'empereur **Napoléon III** avait bien voulu aider, en 1859, le roi Victor-Emmanuel à se débarrasser des Autrichiens, et à créer l'unité de la péninsule italienne, mais il avait entendu qu'on respectât l'intégrité des Etats de l'Eglise. Le roi **Victor-Emmanuel** ayant paru céder aux instances de **GARIBALDI** qui le poussait à envahir le territoire pontifical, l'Empereur décida l'envoi à Rome et dans les provinces dépendant de l'autorité du Saint-Siège de deux divisions françaises placées sous le haut commandement du général comte **de GOYON.** Le 29e de ligne fait partie des troupes envoyées à Rome. Il est embarqué dans les premiers jours d'octobre 1861 et débarque à Civita-Vecchia les 4 et 7 octobre.

Pendant son séjour dans les Etats de l'Eglise, le régiment, fractionné en nombreux détachements, concourt au rétablissement de l'ordre et fait la chasse aux nombreuses bandes de brigands qui, sous le manteau de l'unité italienne, rançonnaient et pillaient les populations des campagnes.
Le 11 septembre 1862, une reconnaissance dirigée par le sous-lieutenant **GRISOT** sur le village de Valle-Pietra rencontre une de ces bandes, lui tue deux chefs, fait son capitaine prisonnier et lui enlève un grand nombre d'armes et de munitions.
Pendant son séjour dans les Etats Romains, le 29e a successivement occupé Rome, Viterbe, Montefiascone, Bagnorea, Ronciglione, Civita-Castellanna, Orti, Tivoli, Poli, Vicovaro, Arsoli, Subiaco et Feltnio.

En 1866, par suite de la convention du 15 septembre 1865 portant que nulle atteinte ne serait dirigée par l'Italie contre les territoires régulièrement reconnus comme le royaume temporel du Pape, l'empereur **NAPOLÉON** fait rentrer les troupes d'occupation en France.
Le 29e quitte les Etats de l'Eglise le 12 décembre et s'embarque sur le transport *l'Intrépide*.
Vers six heures du soir, l'immense navire se met en mouvement, les bastingages alors se couvrent de soldats, tous viennent jeter un dernier regard sur ce pays qu'ils ont habité pendant cinq années, où, par leur attitude ferme et bienveillante, ils ont su maintenir l'ordre et la paix, où, au prix de grandes fatigues, produites par des courses faites sous une température écrasante, ils ont su garantir le domaine qui leur a été confié et sauvegardé les personnes et les propriétés du vol et du brigandage.
Le 12 décembre, le 29e débarque à Toulon, le 1er bataillon y campe jusqu'au 14 inclus, puis va cantonner à Hyères, le 2e bataillon y est depuis le 12, et le 3e bataillon à Lagarde.
Quelques jours après le régiment est envoyé tenir garnison à Antibes avec un faible détachement aux îles Sainte-Marguerite.

Le 23 décembre 1866, le colonel **FRABOULET de KERLÉADEC**[1] est promu général de brigade et le colonel **LIAN** est appelé à la tête du régiment.
En mars 1867, le régiment est envoyé à Lyon avec son dépôt à Nevers ; il entre dans la composition de l'armée de Lyon : 1re division (général Dumont), 1re brigade (général Doëns).
Le 19 octobre de la même année, le 29e est dirigé sur Toulon pour y former avec les 1er, 59e, 80e, 35e, 42e, 19e et 87e de ligne, les 2e et 6e bataillons de chasseurs et les 4e et 7e chasseurs à cheval, un corps d'observation, sous les ordres du général **de FAILLY**, dont les graves événements qui se produisent en Italie rendent l'intervention nécessaire.

Mentana
(3 novembre 1867.)

En effet, la situation politique se compliquant par l'entrée armée des troupes garibaldiennes sur le territoire pontifical, le corps d'observation formé à Toulon est embarqué sur la division cuirassée de Toulon et transportée les 30 et 31 octobre à Civita-Vecchia.
La brigade **de POLHÈS** (1er et 29e de ligne) entre dans Rome où elle prend immédiatement part au service de la place ; le général **DUMONT** a assumé, dès la veille, la direction de la défense.
La présence des troupes françaises ramène peu à peu la sécurité dans la Ville éternelle, mais il est indispensable, pour la rendre complète, de chasser l'armée de **GARIBALDI** qui, forte de 8,000 hommes, occupe la position de Monte-Rotondo.
Le 3 novembre, une colonne de troupes pontificales sous les ordres du général **KANSLER** et de cinq bataillons français sous le commandement du général **de POLHÈS**, sont dirigés vers Mentana.
Le détachement français est composé de la façon suivante :
Un bataillon du 1er de ligne, colonel **FRÉMONT** ;
Un bataillon du 29e, lieutenant-colonel **SAUSSIER**[2] ;

1 Retraité général de division et grand officier de la Légion d'honneur, en 1879.

2 Le colonel Saussier est, à l'heure actuelle, gouverneur de Paris et généralissime de l'armée française. C'est, on peut l'affirmer, une des plus belles et des plus sympathiques personnalités militaires de notre époque contemporaine. Fils absolu de ses œuvres, il a conquis chacun de ses grades à la pointe de son épée, et n'est arrivé à l'éminente position qu'il occupe aujourd'hui que par sa brillante intelligence et son intrépidité. Sorti de Saint-Cyr, en 1850, dans la légion étrangère, il fait avec ce corps spécial toutes les campagnes d'Afrique, de 1850 à 1854, puis va en Crimée, où, dans une sortie des Russes, il est blessé et cité à l'ordre de l'armée, puis fait chevalier de la Légion d'honneur. A vingt- sept ans, il était donc capitaine décoré. Après la chute de Sébastopol, il retourne en Afrique où il est de nouveau blessé à l'expédition de la Grande Kabylie, en 1857. En 1863 il s'embarque pour le Mexique, et donne, dans cette longue et difficile campagne, les preuves les plus éclatantes de son courage, de son énergie et de son intelligence militaire. En 1864, à la suite d'une action d'éclat, il est promu chef de bataillon. Au siège d'Oajaca, il conquiert par sa bravoure la croix d'officier de la Légion d'honneur. Lieutenant-colonel à son retour du Mexique, il est promu colonel du 41e le 24 décembre 1869. Il comptait alors quarante-un ans d'âge, trente-quatre campagnes, deux blessures et trois citations. Il fait la campagne franco-allemande, à Metz, et s'y distingue brillamment. Nommé général de brigade en mars 1871, il retourne en Algérie, où il prend une part des plus actives à la répression de la formidable insurrection qui venait d'y éclater. En récompense de sa belle conduite, il est fait commandeur de la Légion d'honneur. Divisionnaire en 1878, il va commander la division d'Alger, puis ensuite le 6e corps à Châlons-sur-Marne. En 1881, il est appelé au moment de l'expédition de Tunisie et du soulèvement du Sud Oranais, au commandement en chef de nos forces militaires en Afrique, et par ses promptes et habiles dispositions, il ramène partout la paix la plus complète. La dignité de grand officier de la Légion d'honneur récompense le général Saussier du signalé service qu'il vient de rendre au pays. Le 27 mars 1884, le général Saussier est nommé gouverneur de Paris, et le 12 juillet 1887 grand-croix de la Légion d'honneur. En 1889, il est enfin désigné comme le chef suprême de l'armée et reçoit la médaille militaire. Pour le modeste sous-lieutenant de 1850, qui, tout frais émoulu de Saint-Cyr, allait en Algérie gagner ses premières épaulettes, c'était à coup sûr un rêve que ces suprêmes honneurs. Ils sont aujourd'hui devenus réalité. Mais rien qu'en parcourant

Deux bataillons du 59e, colonel **BERGER** ;
2e bataillon de chasseurs, commandant **COMTE** ;
Une section d'artillerie ;
Un escadron du 7e chasseurs à cheval.

A onze heures et demie du matin, les pontificaux qui formaient la tête de la colonne, s'engagèrent avec l'ennemi qui occupait de fortes positions à droite et à gauche de la route, en avant de Mentana. La fusillade devenant de plus en plus vive et le combat très sérieux, le général **de POLHÈS** fit immédiatement appuyer l'attaque par des troupes françaises.
Le 1er de ligne reçut l'ordre de se lancer en avant avec un demi-bataillon de chasseurs et de dessiner son mouvement sur la droite du village, en refoulant l'ennemi qu'il pourrait rencontrer. Le 29e eut la mission d'exécuter le même mouvement sur les positions de gauche de Mentana, tandis que les troupes romaines, soutenues par le 59e, allaient faire directement effort sur le village.
A peine engagé sur les positions boisées qui servent de ceinture à Mentana, le 1er bataillon du 29e y trouva l'ennemi qui cherchait à reformer ses colonnes refoulées de la route par les zouaves pontificaux. Dispersé de nouveau, l'ennemi dut battre en retraite de colline en colline en cherchant à se rapprocher du village de Mentana que les siens défendaient avec le plus grand acharnement.
De forts détachements garnissaient les hauteurs qui dominent le bourg au nord-ouest ; il était possible de paralyser leur action et d'empêcher leur concentration par le choix d'une bonne position. Celle que prit le 29e menaçait le flanc droit des volontaires et leur faisait craindre une attaque sur cette face de Mentana, il était donc important que le bataillon s'y maintint. Bien disposés par leurs officiers, les soldats ouvrent le feu sur les tirailleurs ennemis ainsi que sur les défenseurs du village. Un double résultat fut alors obtenu, celui d'empêcher jusqu'à la nuit le ralliement des fuyards, et celui également de contenir l'aile droite des Garibaldiens et de tourner en même temps Mentana, centre de la résistance.
En réalité, le bataillon du 29e, très bien dirigé par le lieutenant-colonel **SAUSSIER**, contribua dans une large part au succès de la journée et n'avait perdu que six hommes hors de combat. Le lendemain 4 novembre, le colonel **LIAN** conduisait le 2e bataillon à Civita-Castellana que l'armée italienne venait d'évacuer. Le 16 du même mois, le 3e bataillon va cantonner à Albano.
La 1re division est rappelée en France, tandis que la seconde doit attendre à Civita-Vecchia que la tranquillité soit entièrement rétablie dans les Etats romains.

Retour en France
(Fin novembre.)

Le 30 novembre, le 29e débarque à Toulon où il est réparti dans les cantonnements suivants : Toulon, Antibes, île Sainte-Marguerite et Villefranche.
En avril 1868, le 29e est réuni au camp de Châlons, et c'est là que, conformément à la circulaire ministérielle du 25 janvier précédent, les compagnies d'élite sont supprimées et des sous-officiers, des caporaux et des soldats de première classe sont institués dans les compagnies. Le régiment fait partie des deux séries de grandes manœuvres du camp de Châlons, d'avril à septembre 1869.
Au 23 septembre, les trois bataillons du 29e quittent le camp de Châlons pour venir : les deux premiers bataillons à Paris, le 3e et le dépôt à Melun.

---

cette courte notice, on discerne aisément que les bonnes fées du généralissime actuel ont été surtout sa bravoure, son intelligence, sa loyauté et son constant dévouement à la Patrie. (Note de l'auteur.)

Par décret du 27 février, le colonel **LIAN** est appelé au commandement du 3e voltigeurs de la garde. Le colonel **LALANNE** est nommé au 29e par décret du même jour.
Des troubles ayant éclaté en mai 1870, à Paris, à l'occasion du plébiscite, le 9 de ce mois, le 2e bataillon et 3 compagnies du 3e font, à dix heures du soir, une sortie sur la place du Château-d'Eau, centre ordinaire des manifestations populaires. Ces troupes dispersent les attroupements, pendant que deux compagnies du 1er bataillon, conjointement avec la garde de Paris, repoussaient les groupes hostiles de la rue du Faubourg-du-Temple, et enlevaient une barricade au carrefour de la rue Saint-Maur et de la rue du Faubourg-du-Temple.
Le lendemain 10 mai, les 2e et 3e bataillons prennent position au carrefour des boulevards de Belleville et de la Villette et de la rue du Faubourg-du-Temple. Au moment où le régiment allait sortir de la caserne du Prince-Eugène, le lieutenant **PHILBERT** est blessé à la main droite d'un coup de pistolet tiré par un révolutionnaire exalté.
Mais des événements d'un ordre beaucoup plus grave vont bientôt se dérouler, et l'attitude insolente de la Prusse à notre égard, ainsi que son intervention dans la succession au trône d'Espagne, déterminent l'empereur **NAPOLÉON** à prendre, vis-à-vis cette puissance, une attitude énergique que la politique fourbe et cauteleuse du grand chancelier **Von BISMARCK** va bientôt faire dégénérer en colère. Elle amène fatalement notre diplomatie à jeter l'épée de la France dans la balance de la guerre, et le 15 juillet, la guerre était officiellement déclarée à la Prusse, et, comme il l'a depuis cyniquement avoué, le comte **de BISMARCK** avait comblé le plus cher de ses désirs.

CHAPITRE VII

Guerre contre l'Allemagne
(Juillet à octobre 1870.)

PREMIÈRES OPÉRATIONS

Dès la déclaration de la guerre officiellement déclarée à la Prusse, le 29e de ligne, qui occupait avec le 7e de ligne la caserne du Prince-Eugène, est immédiatement mis sur pied de guerre. Ses trois bataillons de guerre comprennent un effectif de 66 officiers et 1,658 hommes de troupe. A sa tête est le colonel **LALANNE**, ancien lieutenant-colonel au 1er zouaves ; cet officier supérieur a fait la plus grande partie de sa carrière dans cette arme brillante, dont il était un des officiers les plus résolus et les plus vigoureux. Sous ses ordres étaient : MM. **ISNARD**, lieutenant-colonel ; **de BEAUSIRE**, **d'AUBIGNY**[3] [1] et **AMIOT**, chefs de bataillon.
Le 29e quitte Paris par les voies rapides et arrive le 19 juillet sous les murs de Metz où il campe. Il faisait partie de la première brigade (général de Potier), 3e division (général Metman), 3e corps (maréchal Bazaine), de l'armée du Rhin.
Le 23 juillet, le corps commence son mouvement en avant. La 3e division (Metman) quitte le polygone de Chambières, où elle était campée depuis le 19 juillet, à quatre heures du matin, et, la droite en tête, prend la route de Sarrelouis. Dès la sortie de Metz, la colonne est éclairée par les 5e et

3 Le chef de bataillon d'Aubigny était le gendre du maréchal Lebœuf. Capitaine à vingt-trois ans, il avait conquis sa double épaulette d'or en Crimée, et ce brillant début qui augurait d'un bel avenir ne s'est pas démenti. M. d'Aubigny est aujourd'hui à la tête du 2e corps, à Amiens.

6e escadrons du 10e chasseurs. La division passe par les Bordes, Lauvallier, Sainte-Barbe, Burtoncourt, Colmérange et Bettange et effectue une marche des plus pénibles.
A quatre heures du soir, le général **METMAN** campe avec la brigade **POTIER** (7e bataillon de chasseurs, 7e et 29e de ligne) au village de Valmunster, à une douzaine de kilomètres de la frontière.
La 2e brigade (général Arnaudeau), 59e et 71e de ligne, campe entre Bettange et Colmérange.
La division **METMAN**, resserrant son front, se concentre à Ham le 30 juillet. Aussitôt le camp de la 3e division installé, des reconnaissances partent immédiatement pour explorer la frontière, mais toutes rentrent sans avoir pu avoir la moindre nouvelle de l'ennemi.
Le 1er août, à six heures du matin, deux bataillons du 29e de ligne, sous les ordres du lieutenant-colonel **ISNARD**, vont en reconnaissance sur la frontière, vers Creutzwald, et n'y rencontrent aucun ennemi.
Le 2 août, toute la brigade **POTIER** prend les armes et fait une seconde reconnaissance sur la route de Sarrelouis. Elle s'arrête à la frontière même et les régiments sont déployés en bataille derrière le bois de Warendt, à cheval sur la route, surveillant le plateau qui domine Uberherren, en avant de la Bisten.
La brigade occupe cette position de onze heures du matin jusqu'à sept heures du soir, et rentre à la nuit au camp sans que rien n'ait été signalé, à l'exception d'un bruit de canon dans la direction de Sarrebrück. C'est le mouvement offensif du 2e corps sur cette ville, pris, on se le rappelle, pour un succès beaucoup plus sérieux qu'il ne l'était réellement.
Le 6 août, par suite d'une déplorable fatalité, pendant que le 2e corps, commandé par le général **FROSSARD**, était écrasé, ce jour-là, à Forbach et Spickeren, par les forces énormes des Prussiens, aucune des quatre divisions du 3e corps ne put arriver à temps à son secours, malgré ses demandes pressantes et réitérées de secours.
Le maréchal **BAZAINE**, qui était à la tête du 3e corps, préludait déjà à ses calculs égoïstes et personnels qui devaient, quelques mois plus tard, causer la ruine de son armée et imprimer à toute cette guerre un caractère néfaste et désastreux. Toute sa conduite, dans cette malheureuse journée du 6 août, il a pris soin de la résumer dans cette cynique boutade qu'il proférait devant quelques officiers de son état-major : *« Frossard a voulu sa victoire, il est dans le pétrin, qu'il y reste ! »*

Pour la division **METMAN**, voici comment les choses se passèrent.
A neuf heures du matin, cette division reçut l'ordre du maréchal **BAZAINE** de prendre les armes pour se porter vers Bening, sur les hauteurs qui commandent le chemin de fer de Forbach et la route de Saint-Avold (sept à huit kilomètres). Vers onze heures, le général **METMAN** quitte Marienthal avec sa 1re brigade en colonne légère.
La 2e brigade se dirige en même temps dans la direction de Saint-Avold, afin d'occuper les hauteurs de Macheren.
Les bagages, les tentes et les sacs de la division sont laissés à la garde du demi-bataillon de droite du 1er bataillon du 29e de ligne, sous les ordres du commandant **de BEAUSIRE,** auquel on adjoint plusieurs centaines de réservistes arrivés dans la journée même pour renforcer le régiment, ce qui porte son effectif total à 1,900 hommes environ.
La 1re brigade (7e et 29e de ligne, 7e bataillon de chasseurs) conduite par le général **METMAN** en personne s'engage dans un chemin de traverse à droite de la route, dans la direction du nord. Vers midi et demi, on commence à entendre le canon de Forbach. La brigade **POTIER** passe successivement par Guenviller, Betting, et s'avance jusqu'au-dessus de la station de Merlebach, masquée par un pli de terrain, à gauche duquel court le chemin de fer de Sarreguemines.
A deux heures et demie, on arrive près de cette station et on n'est plus alors qu'à 6 à 7 kilomètres de Forbach, mais au lieu de marcher dans cette direction la colonne fait halte et prend position ; il est

alors trois heures de l'après-midi et le 2e corps a jusqu'ici tenu en respect ses nombreux adversaires et gardé intactes toutes ses positions de Spickeren à Styring-Vendel et Forbach. Nul doute que l'arrivée d'une ou de deux divisions du 3e corps sur le champ de bataille, à cette heure où rien encore n'était compromis, n'eût décidé le succès en faveur de nos armes. Mais rien de simplement élémentaire ne devait être fait dans cette malheureuse campagne où nos généraux semblaient avoir perdu les moindres notions de résolution et d'initiative, dont beaucoup d'entre eux avaient cependant donné des preuves éclatantes dans d'autres guerres, notamment en Crimée, en Afrique, en Italie et au Mexique. Toute la journée on entend une violente canonnade, les heures s'écoulent, le canon gronde toujours ; mais la brigade reste en place. On attend des ordres. Comme si un général avait besoin d'ordres pour marcher au canon !
Enfin, vers sept heures du soir, les clairons sonnent la marche de la brigade, le général **METMAN** se décide enfin à prendre la direction de Forbach. C'est une dépêche du général **FROSSARD** à son collègue du 3e corps, ainsi conçue : *« Si le général Metman est encore à Betting-Merlebach, qu'il parte de suite pour Forbach ! »* qui engage le chef de la 3e division du 3e corps à ordonner le mouvement précité.
La brigade **POTIER** se met alors rapidement en marche, mais les routes sont encombrées par des convois de blessés revenant du champ de bataille. On prend alors par des chemins de traverse, mais cette infanterie fatiguée par douze heures de marches lentes et pénibles, n'arrive que vers dix heures du soir aux premières maisons de Forbach où elle s'arrête.
La nuit est noire, la canonnade a cessé avec le jour. Seule, une fusillade assez vive se fait entendre pendant quelques minutes. Puis, tout rentre dans le silence.
Après une halte de deux heures, la colonne se met en mouvement et traverse Forbach. Les rues sont désertes et muettes, tout paraît dormir, et rien de ce qu'on peut remarquer à travers l'obscurité, ne rappelle la bataille qui vient de finir.
Fait curieux à noter ! les Prussiens occupaient la gare, à très peu de distance. Il est certain qu'ils entendirent passer la brigade **POTIER** ; mais ils ne bronchèrent pas ; peut-être la prirent-ils pour une de leurs colonnes.
Les régiments du général de **POTIER** continuent leur marche, dépassent Forbach et arrivent par des chemins escarpés sur les hauteurs d'Ettingen, qui dominent à droite la route de Sarreguemines. On est alors à trois kilomètres de Forbach, et on aperçoit l'arrière-garde du 2e corps qui effectue sa retraite dans la direction de Sarreguemines.
Le général **METMAN** commande alors la halte à la brigade qui bivouaque des deux côtés de la route, le long d'une côte assez longue. A chaque instant passent des bandes de soldats marchant en désordre, sans officiers, ce sont les derniers débris du 2e corps.
Il est environ une heure du matin ; les hommes des 7e, 29e de ligne et du 7e bataillon de chasseurs, harassés de fatigue, dormant debout, s'étendent dans les champs voisins et s'endorment d'un sommeil de plomb. Aucun feu n'est allumé. Vers deux heures, la 2e brigade de la 3e division rejoint la première et vient prendre position à côté de celle-ci.

Nous avons tenu à relater dans cet historique cette marche incohérente, exténuante d'une division qui, portée à temps et par les chemins les plus directs, dans la matinée où se firent entendre les premiers coups de canon, eût pu rendre les plus signalés services.
Toute l'histoire de cette première période de la guerre peut donc se résumer en ces trois mots qui sont la triste moralité de notre stratégie d'alors : **ORDRE, CONTRE-ORDRE, DÉSORDRE !**.....

29e régiment d'infanterie de ligne 1861 - 1871 - Extrait du 29e régiment d'infanterie (1667-1895) - Auteur : Yvert, Louis. - Imp. : Autun Dejussieu père et fils - 1895. - Sources -
Droits : Domaine public, numérisé par Google

Retraite sur Metz
(6 au 14 août).

La division **METMAN** s'était arrêtée à trois kilomètres seulement en arrière de Forbach, vers une heure du matin, et avait audacieusement bivouaqué à quelques centaines de mètres de l'armée prussienne.
La position était des plus critiques et ne pouvait se conserver sans danger, à partir de l'aurore, pour une seule division française, dénuée de cavalerie, qui se trouvait ainsi en face de toute une armée victorieuse.
Le général **METMAN** prend rapidement ses dispositions et parcourt au galop l'emplacement occupé par ses troupes. Tout est absolument calme. Nos braves fantassins dorment, alignés des deux côtés de la route, le long de chaque talus avec leurs sacs pour oreillers ; de distance en distance, une sentinelle, s'appuyant immobile sur son chassepot, veille sur le salut de tous. Quelques officiers marchent sur la route pour se réchauffer ; les autres dorment au milieu de leurs soldats. Enfin paraît le jour.
La division tout entière sort de son repos. Les troupes se reforment en colonne. On doit se diriger au plus vite sur Puttelange, afin de couvrir la retraite du 4e corps qui s'est dirigé sur ce point, après le combat, en passant par Sarreguemines.
A cinq heures du matin, la colonne, sans convoi et sans vivres, se met en marche. Le général **METMAN** s'est placé en tête avec tout son état-major et commence à gravir la portion de côte qui se dresse encore devant lui.
Vers deux heures de l'après-midi, après une marche des plus pénibles, dans laquelle tous les hommes ont déployé la plus grande énergie, la division **METMAN** arrive à Puttelange, où elle peut enfin prendre le repos qui lui est bien dû après trente-six heures de marche, pour ainsi dire ininterrompue.
Le 8 août, à trois heures du matin, la division **METMAN** reçoit l'ordre de quitter Puttelange. La colonne, laissant sur sa droite Saint-Avold, passe sans apercevoir le moindre ennemi, Hast, Heling, Wahl et Faulquemont où elle opère sa jonction avec la division **MONTAUDON** (1re du 3e corps). A son arrivée à Faulquemont, à deux heures du soir, la division **METMAN** prend sur des hauteurs, en arrière de la rivière et du chemin de fer, une position militaire commandée par le maréchal commandant le 3e corps.
Le 9, elle part de Faulquemont d'assez bonne heure, mais la marche est plus lente que jamais et ce n'est guère qu'après dix heures du soir que les troupes du 3e corps s'arrêtent à Pange pour y camper.
La division **METMAN** passe sur cette position la journée du 10 août.
Le 11, vers deux heures et demie du matin, les troupes reçoivent l'ordre de battre en retraite sur Metz, et à trois heures de l'après-midi elles viennent camper dans les bois de Borny, entre la ferme de la Grange et le château de Colombey. Les grand'gardes sont portées au-delà du bois.
La division **METMAN** se trouve à l'extrême droite du 3e corps.
C'est à ce campement qu'est notifiée à l'armée de Metz une décision impériale qui réunit sous le commandement supérieur du maréchal **BAZAINE** les 2e, 3e, 4e, 6e corps ainsi que la garde impériale.
Le général **DECAEN**, commandant la 4e division du 3e corps, prend le commandement de ce corps d'armée.
Le 12 août, au soir, le maréchal **BAZAINE** est averti que sa mission consistait à passer la Moselle sans retard, pour se replier sur les plaines de la Champagne, afin d'opérer sa jonction avec l'armée du maréchal **MAC MAHON** qui est réunie au camp de Châlons.

L'armée tout entière doit prendre la route de Verdun, traverser l'Argonne et se rendre à Châlons. La retraite est ordonnée pour le dimanche 14 août. Tous les ordres sont alors donnés à cet effet.

Bataille de Borny.
(14 août).

Le 14, vers midi, nos troupes commencent leur mouvement de retraite, descendent des hauteurs de la rive droite et traversent la Moselle sur des ponts de bateaux. Vers quatre heures, il ne reste plus sur la rive droite, en avant des forts Saint-Julien et Queuleu, que le 3e corps en entier, la division **GRENIER** du 4e et la garde impériale.
A ce moment des lignes profondes d'infanterie allemande précédées de cavalerie s'avancent vers nos lignes et prononcent un vigoureux mouvement offensif.
A quatre heures dix minutes, le front de bataille des Allemands est formé et ceux-ci annoncent leur déploiement par une salve d'artillerie dirigée sur le château de Colombey occupé par nos troupes.
C'est la bataille. Le maréchal **BAZAINE** et le général **DECAEN** sont aussitôt prévenus ainsi que les généraux de division.
Au moment où l'attaque se produit, la division **METMAN** est formée en bataille en avant de la ferme de Bellecroix, elle se porte immédiatement au nord de la Grange aux Bois et de la route de Strasbourg ; elle est disposée ainsi qu'il suit : le 7e bataillon posté dans des tranchées situées au-dessous du château d'Aubigny ; le 7e de ligne dans les bois de Colombey ; le 29e est à sa gauche, sur deux lignes déployées, la première composée, du 2e bataillon (commandant d'Aubigny) et de deux compagnies du 3e bataillon, sous les ordres directs du colonel **LALANNE** ; la dernière, formée des quatre dernières compagnies du 3e bataillon (commandant Amiot) et du 1er bataillon (commandant de Beausire), reste sous les ordres du lieutenant-colonel **ISNARD**.
Les 59e et 71e font face à l'ennemi et s'appuient à la route de Borny ; l'artillerie de la division occupe des épaulements construits la veille qui la défile des feux de l'ennemi.
Dès les premiers coups de feu, les troupes du général **METMAN** sont immédiatement engagées. La première ligne du 29e suffit pour soutenir le combat, d'abord derrière des tranchées abris établies en avant des bois, puis sur la lisière même du bois.
L'intensité que l'ennemi donne à son feu en face de la division **METMAN**, qu'il crible de mitraille et d'obus, ne laisse aucun doute sur son intention de percer le centre du 3e corps. Le combat se soutient jusqu'à la nuit ; toutes les attaques que l'ennemi réitère plusieurs fois avec une grande vigueur sont repoussées par nos braves soldats de la 3e division et nos positions solidement maintenues.
Mais ce n'est pas sans pertes sensibles qu'un pareil résultat est obtenu, et le 3e corps a à déplorer la perte de son chef, le général **DECAEN** qui, atteint grièvement à la cuisse, meurt un mois après de sa blessure. Ce fut pour l'armée de Metz un deuil réel que cette mort d'un de nos plus éminents généraux qui joignait à une bravoure superbe un caractère antique.

La bataille de Borny coûtait au 29e de ligne : 7 officiers tués : MM. **BOURGEOIS**, capitaine ; **GRANDJEAN** et **MAZUÉ**, lieutenants ; **BÉRAUD de BIBAL**, **CLAVIÈRES** et **GROSSET**, sous-lieutenants ; 6 officiers blessés : MM. **LALANNE**, colonel (2 fois) ; **GACHE, LACROIX, LOYER, RUÉ**, capitaines, et **TROUSSARD**, capitaine adjudant-major.
La troupe comptait 34 tués et 102 blessés.

Dans la nuit du 14 au 15, la division **METMAN** quitte le champ de bataille de Borny, pour suivre le mouvement qui se continue vers la rive gauche de la Moselle. Le 29e traverse Metz vers minuit et n'arrive, eu égard à l'encombrement effroyable des routes, qu'à quatre heures du matin, à Plappeville, où la division s'arrête pour camper.
Elle avait fait 4 à 5 kilomètres en cinq heures.
Dans la matinée, au moment du départ du 3e corps, la division **METMAN**, contrariée par l'embarras des chemins, se laisse séparer de son corps qui, comme les autres, a l'ordre de se concentrer sur le plateau de Gravelotte (route de Verdun). Elle ne se met en route que vers une heure et n'arrive point à temps pour prendre part, avec les autres divisions du 3e corps, à la bataille de Gravelotte ou de Rezonville que l'ennemi livre ce jour-là pour arrêter notre marche vers l'ouest.
Le 29e passe la nuit dans le village de Gravelotte. Les premières clartés de l'aurore du 17 août 1870 se répandent à peine à l'horizon que les clairons français sonnent sur le plateau de Gravelotte. Notre vaillante armée a défendu intrépidement la veille cette position et a repoussé, sur tous les points, les colonnes allemandes du prince **Frédéric-Charles** qui ont passé la nuit dans les ravins de Gorze et d'Ars-sur-Moselle.
C'est donc en vainqueurs, c'est-à-dire avec la conscience d'avoir infligé à l'ennemi un échec éclatant, que nos soldats, après cette rude journée du 16, se sont abandonnés au sommeil.
Le repos n'a pas été bien long, eu égard à l'heure avancée à laquelle a fini la lutte, mais la diane ne les trouve pas moins dispos et prêts à recommencer la bataille.
Bientôt le soleil se lève et éclaire de ses chauds rayons le terrain qui porte encore la trace des terribles luttes de la veille. Le sol est en certains endroits complètement piétiné, on ne voit çà et là que des rangées de havre-sacs, de bidons et d'autres objets de campement abandonnés. Des chevaux morts baignent dans des mares de sang.
Les champs sont jonchés de cadavres, mais les blessés ont tous été relevés.
La plaine paraît abandonnée par les deux armées ; çà et là des groupes peu nombreux semblent occupés à recueillir les derniers blessés qui auraient pu échapper la nuit à leurs nombreuses et patientes recherches.
Les troupes attendent l'arme au pied, mais plusieurs heures s'écoulent sans qu'on entende un coup de canon, sans qu'on reçoive l'ordre de se mettre en mouvement.
Enfin, vers huit heures du matin, à la grande surprise de tous, arrive l'ordre à notre armée d'exécuter un mouvement en arrière et d'aller camper en avant du fort Saint-Quentin, sur une longue ligne de hauteurs s'étendant des villages de Rancourt et de Saint-Privat, au plateau de Longeville-lès-Metz.
Ainsi il va falloir reculer et abandonner le plateau de Gravelotte maintenu la veille au prix de si sanglants sacrifices, et notre armée, qui a couché sur un glorieux champ de bataille si largement arrosé du sang de ses soldats, se voit obligée de se replier sur Metz.[4]
Aussitôt les ordres du maréchal **BAZAINE** reçus, tous les régiments se mettent en marche et s'acheminent vers les emplacements qui leur ont été assignés.
La division **METMAN**, établie en avant de Gravelotte, protège ce mouvement qui dure toute la journée et qui n'est du reste pas inquiété par l'ennemi.
L'armée campe sur ses positions à l'ouest de Metz.
Pendant que nos troupes s'ébranlaient pour aller occuper les positions indiquées par le grand quartier général, le prince **Frédéric Charles**, commandant en chef de l'armée allemande, envoyait des éclaireurs sur tous les points pour déterminer l'ensemble de nos mouvements. Ces cavaliers reviennent bientôt en lui signalant l'étrange évolution de nos corps d'armée. Ils les ont vus se retirer puis disparaître. Le prince **Frédéric-Charles** donne immédiatement des ordres pour que la marche

4 Cette bataille nous avait coûté 16,780 hommes tués ou blessés et aux Allemands 16,628 officiers et soldats tués et blessés et environ 500 prisonniers.

en avant sur Metz soit reprise. Il va employer toute la journée du 17 à concentrer devant cette ville la plus grande partie des Ire et IIe armées, pour frapper le lendemain le coup décisif.
Le plan d'attaque est combiné sur les lieux mêmes où sont cantonnées les troupes allemandes. On décide que cinq corps de la IIe armée, deux de la Ire et la garde royale seront groupés sur les plateaux.
Le roi **Guillaume** se réserve le commandement en chef, assigne l'aile gauche au prince **Frédéric Charles** et l'aile droite au général **Von STEINMETZ**. Les généraux **de MOLKTE** et **Von STIEHLE** assistent à ce conseil de guerre dans lequel est décidée la concentration de 240,000 Allemands comptant à peine 150,000 combattants.
L'armée française, dans la soirée du 17 août, a occupé d'après, les ordres du maréchal **BAZAINE**, les lignes d'Amanvillers. Le 6e corps formant la droite est établi entre les lignes de Saint-Privat et de Roncourt. A sa gauche se trouve le 4e corps qui forme le centre de notre ligne de bataille et occupe les villages d'Amanvillers et de Montigny-la-Grange. Le 3e corps, à la gauche du 4e, occupe le prolongement du plateau de Rozérieulles vers le nord ; son front couvert par les fermes de la Folie, de Leipsick et de Moscou (noms de triste présage), s'étend dans la direction du Point-du-Jour et tient très fortement par de l'infanterie et de la cavalerie le bois des Génivaux qui est en pointe, en avant de ces positions.
Enfin, plus à gauche, le 2e corps, avec la brigade **LAPASSET**, couronne le plateau jusqu'à Rozérieulles et Sainte-Ruffine.
La garde impériale, portée beaucoup trop loin du champ de bataille et campée au col de Lessy, entre les deux forts de Plappeville et de Saint-Quentin, sous prétexte qu'elle doit former la réserve, est à deux lieues et demie de l'aile droite qui est établie, comme on l'a vu plus haut, à Saint- Privat et sur laquelle va se concentrer le principal effort des armées ennemies.
L'ensemble de nos troupes est donc adossé à Metz, le dos tourné à l'Allemagne vers laquelle elles marchaient naguère.
En arrivant sur ces positions, la 3e division du 3e corps dresse ses tentes au nord-est de la ferme de Moscou. A mille mètres environ en avant et au pied des pentes du plateau de Châtel-Saint-Germain, se voient les masses sombres du bois des Génivaux, où sont placées les grand'gardes de la division, jusqu'au petit ruisseau de la Mance qui tombe dans la Moselle près d'Ars.

Bataille de Saint-Privat
(18 août).

Le général **METMAN**, dont la division occupe le centre de la ligne de bataille du 3e corps, a été officiellement averti, dans la nuit du 17 au 18, que le lendemain matin il sera sûrement attaqué par l'ennemi.
Le 18, dès le matin, la 3e division abat ses tentes et rompt les faisceaux. Vers six heures, l'ennemi est signalé de tous côtés : ses colonnes s'avancent sur Gravelotte et une nombreuse artillerie vient s'établir à droite et à gauche de la route de Gravelotte à Mars-la-Tour.
L'attaque devenant imminente, la 3e division va occuper ses postes de combat. Le général fait établir les tranchées-abris et une batterie de position, pour protéger les trois batteries divisionnaires ainsi qu'une batterie de 12 de la réserve d'artillerie du 3e corps.
La brigade **POTIER** se porte à 500 mètres environ en arrière du bois des Génivaux ; le 7e bataillon de chasseurs est chargé d'occuper ce bois. Le 7e de ligne a son 1er bataillon dans la ligne des tranchées-abris, au-dessus du ravin de la Mance ; le 2e est à 250 mètres en arrière ayant à sa droite

« l'Arbre mort », et devant son centre la batterie divisionnaire de mitrailleuses (5e du 11e d'artillerie). Le 3e bataillon est en arrière du second, à 50 mètres environ.
A gauche, se trouve abrité dans les tranchées-abris le 1er bataillon du 29e de ligne, plus en arrière, dans des trous qui ont été faits par le génie pour contenir chacun de 25 à 30 hommes, se tiennent, avec le colonel **LALANNE**, les 2e et 3e bataillons (commandants d'Aubigny et Amiot) de ce régiment.
Plus à gauche encore sont placées les deux batteries de 4 de la division **METMAN**, puis la ferme de Moscou qui est bourrée de soldats du 59e de ligne. Le reste de ce régiment se déploie à droite et à gauche de cette construction. Enfin le 71e, placé directement sous les ordres du maréchal **LEBŒUF**, est resté en dernière réserve.
Vers midi, le feu est ouvert par la batterie de 12 de la réserve d'artillerie du 3e corps établie en avant de la division. Cette batterie incendie en peu d'instant la ferme de la Malmaison, située à environ trois mille mètres de notre front.
Au même instant, la fusillade s'engage sur la droite de la ferme de la Folie. L'artillerie de position placée à droite de la division **METMAN** empêche les batteries ennemies de se placer en avant du bois de la Jurée. D'un autre côté, nos quelques bataillons d'infanterie, que le maréchal **LEBŒUF** a postés dans le bois des Génivaux, entre les masses teutonnes, dirigent de là un feu terrible contre les IX et VIII corps allemands.
L'ennemi prononce alors son attaque. Les Français ne sont plus guère que deux mille. Contre cette poignée de braves, s'élancent quatre brigades d'infanterie, c'est-à-dire environ 20,000 hommes.
Mais l'immense supériorité des ennemis ne leur sert à rien. Masqués derrière les arbres, nos troupiers les abattent par centaines ; chacun de leurs pas sur la lisière du bois et dans la première zone est marqué de leur sang.
Dans cette lutte sanglante, le 29e de ligne se fait remarquer par son énergie et sa vigueur. A un moment donné, quelques compagnies du 7e bataillon, écrasées par les feux de l'ennemi, se débandent ; mais grâce à la solide attitude du 3e bataillon du 29e (commandant Amiot), elles se reforment à son abri, se reportent en avant et rejettent l'ennemi hors du bois.
Jusqu'au soir, le 7e bataillon de chasseurs et les 2e et 3e bataillons du 29e de ligne disputent ce bois dans une lutte acharnée. Pendant que les 2e et 3e bataillons combattent aux Génivaux, le 1er bataillon est demeuré en ligne de bataille sur le plateau.
Dans la matinée du 18, le sous-lieutenant **BIOT**, de la 5e compagnie de ce bataillon, commandée par le capitaine **RIU**, en voyant les batteries allemandes amoncelées sur les hauteurs en arrière du bois des Génivaux et pendant que les sapeurs du génie ébauchent des tranchées-abris, a envoyé chercher par ses hommes des fagots qui se trouvent déposés en grands tas en arrière de notre ligne et les fait placer sur les épaulements de ces tranchées afin de mieux protéger les hommes.
Dans cette position, le 1er bataillon du 29e qui se trouve à côté des épaulements couvrant les trois batteries divisionnaires essuie toute la journée le feu redoublé de la nombreuse et redoutable artillerie ennemie.
Sous cette véritable trombe de fer et de plomb, ce bataillon qui compte beaucoup de jeunes soldats reste néanmoins impassible.
Le colonel **LALANNE** se fait remarquer par son sang-froid. Debout ainsi que ses officiers derrière les tranchées où nos troupiers sont couchés, il anime le courage de ses hommes et montre, en brillant officier de zouaves qu'il a été si longtemps, le plus noble mépris de la mort.
Au moment où le tir de l'artillerie prussienne est le plus intense, un soldat du 29e s'affaisse, frappé d'un éclat d'obus, il se relève de toute sa hauteur, comme poussé par un ressort, épaule son chassepot, fait feu, en s'écriant : *« Sales animaux de Prussiens ! »* puis retombe raide mort. La nuit est complète lorsque le feu cesse.

Les 2e et 3e bataillons du régiment qui ont tenu toute la journée dans le bois des Génivaux, sous les feux multiples des nombreux canons ennemis et contre les efforts réitérés de forces quintuples aux leurs, se retirent, — par ordre, — de ce bois et viennent rejoindre le 1er bataillon sur les positions qu'ils occupaient le matin près de la ferme de Moscou.

Fait digne de remarque : parmi les troupes allemandes qui combattaient sur ce point, figurait le 29e prussien qui a eu plus particulièrement à lutter contre notre 29e français.
Sur un point du bois des Génivaux, le sous-lieutenant **BIOTTOT** (2e compagnie du 3e bataillon), jeune officier à peine sorti de Saint-Cyr, est entouré avec sa section dans le ravin de la Mance par un bataillon ennemi tout entier. Après une résistance désespérée, il est obligé de se rendre avec ses hommes, mais sa défense a coûté cher à l'ennemi. Aussi, les Prussiens n'écoutant pas d'autre sentiment que la colère, saisissent le sous-lieutenant **BIOTTOT** et le conduisent en arrière de leurs lignes, en le traitant avec une brutalité des plus révoltantes. Il est insulté, frappé à coups de pied et de poings et à coups de crosse de fusil. Ses armes, ses galons lui sont arrachés, sa montre et son argent lui sont volés et il ne doit la vie qu'à l'intervention d'un officier allemand qui se décide enfin à faire cesser ces odieux traitements.
Quelle différence de conduite entre ces Allemands de 1870 et les vaillants et généreux Russes de 1855 !

La bataille de Saint-Privat coûtait au 29e de ligne : un officier tué, M. **BAUMEL**, sous-lieutenant ; cinq blessés : MM. **VIGNEAUX**, **de BOUBÉE**, capitaines ; **BERTIN, PEILLAT** et **AIMONT**, lieutenants, et le sous-lieutenant **BIOTTOT**, prisonnier ; la troupe comptait 9 tués, 93 blessés et 62 disparus. Ces pertes étaient relativement faibles comparativement à celles que nous avions infligées à l'ennemi.

Retraite sur Metz et investissement de cette place **(19 au 31 août).**

A trois heures du matin, la division **METMAN** a reçu l'ordre de se porter en retraite par la gauche. Les troupes descendent par la voie romaine sur Châtel-Saint-Germain et s'y trouvent pêle-mêle, avec des corps de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie. Cette division reçoit l'ordre de traverser le col de Lessy, ce qu'elle exécute pour monter ensuite les pentes du Saint-Quentin du côté de Plappeville, et arrive sur le plateau de Saint-Quentin où la première brigade s'établit sur trois lignes. Le 29e est en arrière du 7e de ligne, appuyant sa gauche contre le chemin qui descend au village de Scy. La 2e brigade, dans une formation identique, campe en arrière de la première.
Comme à Rezonville, l'avant-veille, nos troupes s'étaient admirablement comportées, et le seul défaut de cette sanglante et longue bataille avait été le manque absolu de direction de la part du commandant en chef de l'armée qui avait daigné à peine paraître quelques instants sur le champ de bataille où, pour la dernière fois, se jouaient avec des chances réelles de succès les destinées, non seulement de son armée, mais encore celles de la patrie. Maître du terrain sur notre gauche et au centre, nous avions éprouvé à notre droite écrasée par le nombre un échec qui, le lendemain, nous contraignait à nous retirer sous les murs de Metz, entre les forts et la ville. C'était la période d'investissement qui commençait et avec elle le blocus, la famine et la capitulation !...

Combats de Servigny et Noisseville
(31 août et 1er septembre).

Successivement, le 26, puis le 31 août, l'armée française essaie de rompre le cercle de fer qui l'étreint, et le 29e prend part à la première sortie du 26, qui ne reçoit pas de solution, par suite de la pluie torrentielle qui empêche tout mouvement de la part de nos troupes.
Le 31, la même opération est reprise sur les mêmes bases : le maréchal **LEBŒUF** qui a remplacé, dans le commandement du 3e corps, le regretté général **DECAEN**, a mis son infanterie en mouvement pour attaquer Nouilly, Noisseville, Montoy et Flanville, qui forment devant lui un arc de cercle, ouvert de son côté. Malheureusement, cette tentative de sortie commence beaucoup trop tard, nous n'avons que trois heures de jour pour exécuter une sortie rendue presque impossible par les difficultés à surmonter en un si court espace de temps.
Le 3e corps s'ébranle par la droite vers Montoy et exécute une magnifique marche en avant concentrique, de position en position. Chaque division s'ébranle successivement et chasse l'ennemi de tous ses avant-postes.
Nos régiments s'avancent comme sur un terrain d'exercice, leurs tirailleurs en avant, dans le ravin de Vallières ; les batteries ennemies tirent avec rage sur toute notre ligne d'infanterie en marche.
Le général **METMAN**, qui est allé recevoir les dernières instructions du maréchal **LEBŒUF**, rejoint sa division : « *Allons*, dit-il aux officiers de son état-major, *nous allons coucher ce soir à Thionville*. » En un clin d'œil, tout le monde est debout et remonte à cheval. Toute l'infanterie de la division (7e, 29e, 59e et 71e de ligne, 7e bataillon de chasseurs) avance pour se déployer, suivant une ligne perpendiculaire à la route.
Poussant son cheval du côté du digne abbé **de MEISSAC,** aumônier de sa division, le général **METMAN** vient lui tendre la main en disant : « Allons, » M. l'aumônier, priez le bon Dieu pour nous ! — *Sans doute, mon général,* répond le digne prêtre, *de tout mon cœur ! Que Dieu bénisse la France et ses défenseurs* ! »
Le canon gronde de tous côtés ; la 2e brigade (général Arnaudeau) prend les devants suivie de la 1re.
Le jour touche à sa fin ; le feu continue toujours aussi vif ; les nouvelles qui arrivent du champ de bataille font présager le succès. Sur la gauche de Montoy, que la brigade **POTIER** (7e et 29e de ligne) a contourné au pas gymnastique, le clairon sonne la charge avec furie. Il est évident que la division **METMAN** gagne beaucoup de terrain sur l'ennemi. Nouilly et Montoy sont enlevés, au centre, Noisseville et Servigny tombent au pouvoir de nos soldats. Mais la nuit est tout à fait venue, et il faut arrêter notre superbe mouvement en avant.
La lutte eût commencé à deux heures de l'après-midi, que le succès était certain. Cependant une partie de Servigny est enlevée par la division **METMAN**, mais les pertes du 29e ont été sensibles : il a perdu 3 officiers tués : les capitaines adjudants-majors **MONJOL de SENILHES** et **des BRULAIS** ; le capitaine **VIGNEAUX** ; 9 officiers blessés : les capitaines **DUCHESNE, DUFLOT, DUBOURJAL**, les lieutenants **BERTAUX** et **BRUMEL**, les sous-lieutenants **CLERC** et **LEGROS** ; les commandants **de BEAUSIRE** et **AMIOT** sont contusionnés ; la troupe compte 19 tués, 73 blessés et 47 disparus.
Au moment où les soldats de la 5e compagnie du 1er bataillon escaladent une tranchée qui défend les approches de Servigny, le clairon **ABERBACH** y aperçoit un sous-officier allemand blessé et chaussé d'une magnifique paire de bottes « *Ah ! les peaux pottes !* » s'écrie notre brave Alsacien ; puis, sous une grêle de balles, il déchausse le tudesque, entre dans ses bottes, lui remet en échange ses godillots et, pour compensation, lui fait avaler un quart du vin contenu dans son bidon.
Cependant la nuit est venue, et bien que maîtresses de Servigny, nos troupes évacuent cette position pour se remettre en ordre, ne laissant qu'une ligne de tirailleurs à la lisière du côté de l'ennemi. A ce

moment, une forte colonne allemande, venant de Sainte-Barbe, aborde brusquement le village par le nord-est, force nos tirailleurs surpris à se replier et prend pied dans Servigny par les différentes issues. Les défenseurs cachés dans les maisons que, eu égard à l'obscurité, nous n'avons pas eu le temps de fouiller, se joignent à elle, et c'est à peine si nos cacolets ont eu le temps d'enlever les blessés que déjà le village si péniblement conquis est tout entier perdu pour nous.
Le régiment est parvenu à rallier toutes les compagnies et s'est reformé à 400 mètres de Servigny ; il bivouaque sur trois lignes par bataillons déployés, ayant à sa droite le 7e de ligne.
Dans la nuit on distribue des munitions et des vivres ; on entend également le bruit des colonnes nombreuses de l'ennemi qui viennent prendre position pour être prêtes à combattre, dès le jour venu.

Vers cinq heures du matin, l'artillerie de la 1re division, placée en avant de Noisseville, près de la route de Sarrelouis, ouvre le feu sur Servigny auquel répondent bientôt et vigoureusement de nombreuses batteries allemandes. Le 29e se reporte alors en avant, reprend position dans les vignes, sur les pentes de Noisseville à Servigny, et dirige sur les fantassins ennemis, qui s'avançaient en longues et nombreuses chaînes, un tir si nourri et si bien ajusté, que ceux-ci se replient immédiatement sur Servigny, en laissant devant le front du régiment un grand nombre de tués et de blessés.
A onze heures du matin, arrive l'ordre subit de battre en retraite. Le régiment déployé alors sur une ligne de trois bataillons descend de nouveau le ravin de Servigny à Nouilly, couvert par de nombreux tirailleurs, et traverse ce dernier village pendant que la 1re division abandonne à son tour Noisseville dont elle s'était brillamment emparée la veille au soir.
Toute l'armée battant en retraite reprend ses anciens camps ; c'est la tactique ordinaire qui, cette fois, a encore prévalu ; infliger à l'ennemi de sérieux échecs partiels, négliger de combiner une action puissante d'ensemble, engager individuellement un certain nombre de divisions, ne jamais les faire soutenir au moment opportun, par les puissantes réserves laissées en arrière. Telle fut la ligne de conduite dont ne sut jamais se départir le maréchal **BAZAINE** et qui l'amena fatalement à livrer à l'ennemi une place forte de premier ordre et une admirable armée.
Incapacité d'abord, — duplicité ensuite, — indifférence toujours, furent les trois principaux défauts qui avaient envahi l'intelligence et l'âme du général en chef de l'armée française et avaient causé chez ses subordonnés immédiats une désespérance qui les empêcha, eux aussi, d'enrayer par une attitude énergique et résolue, l'action perverse et néfaste du chef suprême qui avait la mission de garder à la France envahie, une puissante armée et une citadelle jusqu'alors immaculée.

Blocus et capitulation de Metz
(2 septembre au 29 octobre).

Cette fois c'est bien fini, — l'agonie de l'armée de Metz va commencer. Tout va manquer à la fois, vivres et provisions de toutes espèces. Au 2 septembre, la ration de pain est réduite à 500 grammes et la viande de boucherie remplacée par la viande de cheval. Le sel fait presque complètement défaut ; en peu de jours il sera épuisé et disparaîtra complètement de l'alimentation de nos troupes.
Le 9 septembre, au soir, l'ennemi ouvre un feu terrible sur les emplacements occupés par nos troupes ; le camp du 29e est atteint par quelques obus qui, heureusement, tombent dans les terres détrempées et n'éclatent pas.
Le 29e n'a plus, du reste, à donner pendant cette triste période du siège. La compagnie franche du régiment va seule être appelée, notamment le 7 octobre à Ladonchamps où elle débusquera les avant-postes prussiens des positions qu'ils occupent en avant de ce village.

Cependant de jour en jour le manque de vivres s'accentue ; de 500 grammes où elle était dans les premiers jours de septembre, la ration de viande de cheval tombe à 300 grammes à partir du 10 octobre. Le 7 octobre, la ration de pain est réduite à 300 grammes. A partir du 20 du même mois, les hommes ne reçoivent plus que de la farine — et quelle farine ! — avec laquelle ils se confectionnent des sortes de galettes aussi malsaines pour l'estomac qu'insipides au goût. C'est la fin ! Sur des effectifs de 60 à 80 présents par compagnie, on trouve difficilement 30 ou 40 hommes dispos pour faire tous les deux jours le service de tranchée et de grand'garde.
Toutefois, disons-le à sa louange, le 29e, comme tous ses frères d'armes d'ailleurs, dans ces jours de cruelles épreuves, fut admirable de résignation. Comme toujours, il sut donner l'exemple des plus nobles vertus militaires. Aucun cas d'indiscipline, aucun manquement au service, si pénible qu'il fût en ces temps de misère doublée par des temps affreux, ne se produisirent.
Le 28 octobre, la capitulation est signée, le 29e va verser au fort Saint-Julien son armement, son équipement et ses munitions.
Le dernier jour arrive enfin ; c'est le 29 octobre. Les régiments du 3e corps sortent désarmés de leurs campements et viennent se former sur la grande route. Les officiers sont tous présents, le colonel à leur tête, car tous ont voulu gravir avec leurs braves soldats le douloureux calvaire qui leur était réservé après tant d'héroïsme et de souffrances.
Chaque commandant de compagnie fait former le cercle à ses hommes, et, dans une allocution poignante d'émotion, vibrante de douleur, il leur rappelle les belles journées de vaillance et de gloire, il les encourage à l'espérance et termine en leur donnant comme suprême recommandation de faire toujours honneur sur la terre allemande à l'uniforme français en se montrant disciplinés, fermes et courageux. Puis, les cercles sont rompus, tous les soldats pressent la main de leurs officiers et les colonnes de régiments s'ébranlent lentement, se dirigeant vers les rangs ouverts de l'ennemi, qui bientôt vont se refermer sur eux. — L'armée de Metz n'est plus !.....
Les pertes du 29e de ligne avaient été pendant cette courte campagne de : 11 officiers tués, 17 blessés et 2 prisonniers. Total : 30. La troupe avait eu : 62 tués, 238 blessés et 240 disparus. Comme on peut le constater par ces chiffres, le 29e avait fait noblement son devoir

29e Régiment d'Infanterie de marche
(Septembre 1870 à février 1871).

Un régiment de marche numéro 29 fut formé à Bourges le 21 septembre 1870, avec les huitièmes compagnies des 2e et 3e bataillons, constituées aux dépôts des régiments ci-après : 1er, 7e, 8e, 9e, 10e, 11e , 12e, 14e, 20e, 28e, 29e, 38e, 55e, 59e, 61e, 71e, 77e, 83e et 90e . Total 20 compagnies comprenant un total de 65 officiers et 4,600 hommes de troupe.

Ce régiment fut placé sous les ordres du lieutenant-colonel **CHOPPIN-MÉREY** et dirigé sur l'armée de la Loire.

Le 5 octobre 1870, il prit une part brillante au combat de Toury. Après la seconde prise en possession d'Orléans par les Allemands, l'armée de la Loire fut scindée en deux parties, dont l'une continua à porter le nom de deuxième armée de la Loire sous les ordres du général **CHANZY**, et l'autre, placée sous le commandement du général **BOURBAKI**, s'appela armée de l'Est.
Le 29e de marche fut attaché à la réserve générale de cette armée. Il assista en réserve aux combats de Villersexel et d'Héricourt et combattit avec beaucoup d'énergie et de valeur dans un des derniers engagements livrés par cette malheureuse armée, à la Cluze, le 1er février.

Réduit à passer en Suisse le lendemain, le 29e de marche fut interné à Fribourg et ne rentra en France qu'au commencement d'avril 1871.

Ancestramil